
NOTE
SUR
L'ORGANISATION MILITAIRE ET ADMINISTRATIVE
DES TURCS
DANS LA GRANDE KABYLIE

Lorsque Aroudj et Kher ed-Din, firent leur première apparition dans le pays qui devait devenir la régence d'Alger (1512), la Grande Kabylie reconnaissait l'autorité d'Ahmed ben el-Kadi, dont la résidence était Koukou, village de la tribu des Beni Yahia.

L'origine de ce personnage, qui a joué un grand rôle dans l'histoire du pays qui nous occupe et qui a fondé une dynastie qui s'est maintenue au pouvoir pendant plusieurs siècles, ainsi que les moyens dont il s'est servi pour se créer une principauté indépendante, ne sont pas encore bien connus.

D'après les renseignements les plus probables, Ahmed ben el-Kadi serait descendant de Smaïl el-Faci de Rouat (1) et il aurait d'abord rempli l'emploi de kadi, auprès des derniers rois de Bougie; il aurait ensuite été élevé à la dignité de khalifa, pour tout le pays qui s'étend du Sahara à Djidjelli. Après la prise de Bougie par les Espagnols (1510) et l'anéantissement ou la dispersion, qui

(1) Ces renseignements sont contenus dans un manuscrit arabe, appartenant à un indigène des Beni-Tour, qui nous en a donné un extrait, sans vouloir nous communiquer le manuscrit lui-même.

eurent lieu peu après cet évènement, des derniers descendants de la race royale qui régnait dans cette ville, il serait naturellement resté indépendant et la nécessité où se trouvèrent les Kabyles, de s'unir pour combattre l'infidèle qui était venu s'établir sur leur sol, lui aurait donné les moyens d'affermir son autorité.

Nous n'avons pas l'intention de faire le récit des guerres dans lesquelles Si Ahmed ben el-Kadi et ses successeurs apparaissent, tantôt comme les alliés des Turcs, tantôt comme leurs plus redoutables ennemis ; notre but est seulement d'exposer le système d'occupation que les Turcs ont employé pour contenir la Kabylie, qu'ils n'avaient pas la puissance de vaincre, en indiquant les principales phases par lesquelles ils sont arrivés à l'organisation qui existait au moment de la conquête française.

Le premier point occupé par les Turcs en Kabylie, a été Dellys ; Kher ed-Din, ayant partagé le pouvoir avec Aroudj et ayant eu le commandement de la région de l'Est, s'établit en effet dans cette ville en 923 (1517-18).

De vieux actes de vente, émanant du bit el-mal, établissent d'une manière certaine, que dès le gouvernement du pacha Hassen ben Kher ed-Din, les Turcs s'étaient déjà assez solidement implantés dans le pays des Isser et qu'ils s'avançaient jusqu'au Sebaou.

Le plus ancien de ces actes date du 15 chaban 966 (mai 1559). Il porte la vente aux Oulad Tabdount, par Abou Mohamed Hassen, fils du grand pacha Mohammed Kher ed-Din, d'une partie du territoire occupé aujourd'hui par la petite tribu de Sebaou el-Kedim. L'autre partie du territoire de cette tribu, a été vendue en 989 (1581-82), par le pacha Djafer, au marabout Si Ali ben Haroun des Flissa.

Dans les premiers temps de leur conquête, les Turcs avaient une supériorité très-marquée sur les indigènes, par leur discipline et par leur armement ; les Arabes et les Kabyles n'avaient que leurs lances et leurs massues à opposer aux arquebuses et aux canons des envahisseurs. Aussi, dans cette période, voit-on les colonnes turques parcourir aisément tout le pays et chercher leurs ennemis jusque dans les retraites les plus inaccessibles.

Tant qu'ils restèrent dans ces conditions, ils n'éprouvèrent pas le besoin de construire des forteresses, pour maintenir leur autorité dans l'intérieur.

Plus tard, les indigènes arrivent à posséder, eux aussi, des armes à feu, la supériorité des Turcs s'efface en partie; ils sont alors obligés de se créer des points d'appui au milieu des tribus et de s'abriter derrière des murailles, pour résister au nombre.

En 1555, le pacha Salah Raïs, chasse les Espagnols de Bougie et y établit une garnison. La possession de cette ville n'étendit pas beaucoup l'action des Turcs, sur la partie orientale de la Grande Kabylie; ils restèrent bloqués dans Bougie à peu près comme l'avaient été les Espagnols.

En 975 (1567-68) les Turcs établissent des beys à Constantine; c'est à partir de cette époque qu'ils doivent avoir songé à créer une ligne de postes, pour assurer leurs communications entre cette ville et Alger.

Ils avaient deux routes pour ces communications et ils choisissaient l'une ou l'autre, suivant l'état de soumission des tribus. La première de ces routes passait par l'Oued Zitoun, Ben Haroun, le Hamza, les Portes de Fer et la Medjana; c'est celle qui fut suivie par Peyssonnel en 1725 et par Desfontaines en 1785.

La seconde passait par le Col des Beni Aïcha, Chabet el-Ahmeur, Tachentirt, Ben Haroun, le Hamza et l'Ouennour'a. C'est pour garder cette deuxième route, que les Turcs élevèrent les forteresses de Bordj Menâiel, de Bouira et de Sour el-R'ozlan. Bordj Menâiel servait en même temps à protéger la plaine des Isser contre les incursions des Kabyles. Des chroniques indigènes indiquent la date de 1594 comme celle de la fondation de Sour-el-R'ozlan; il est très-probable que les autres bordjs ont été construits à peu près à la même époque.

Ces bordjs avaient des garnisons turques d'un effectif très-faible, tout juste suffisant pour leur défense; les chefs militaires qui y résidaient, n'avaient d'action extérieure, que par les zmalas makhezen établies à proximité. Ces zmalas étaient ordinairement composées de cavaliers arabes, qui étaient attirés par les privilèges que leur donnaient les Turcs et par l'appât des razzias qu'ils étaient fréquemment appelés à exécuter. Les points les

plus exposés, étaient occupés par des zmalas de nègres affranchis qui, n'ayant aucune attache dans les tribus, étaient généralement d'une fidélité à toute épreuve. Une de ces zmalas de nègres était établie près du passage difficile de Chabet-el-Ahmeur; c'était celle des Abid d'Akbou. La route était encore jalonnée par une z mala d'Arabes installée à Ben Haroun.

A l'époque où nous sommes arrivés, la puissance des sultans de Koukou s'était déjà considérablement affaiblie, par suite des dissensions qui s'étaient élevées entre les membres de la famille; par suite surtout du caractère indépendant des Kabyles, lesquels ont toujours montré peu de goût pour l'obéissance à une autorité quelconque, même lorsqu'elle est entourée du prestige religieux, comme celle des descendants de Si Ahmed ben el-Kadi.

En 1618, le sultan de Koukou, Si Amar bel-Kadi, fut mis à mort par son frère, qui s'empara du pouvoir (1).

La femme du défunt, avait réussi à fuir et à gagner la Tunisie, où elle avait ses parents dans l'ancienne famille royale des Hafsides. Elle était enceinte et elle mit au monde un fils qui s'appela Si Ahmed Tounsi ben Amar el-Kadi ben Khetouch (2).

En 1042 (1632-33), quand il eut atteint sa quinzième année, ses oncles maternels, les Hafasna, lui donnèrent une petite armée, avec laquelle il marcha sur la Kabylie. Il réussit facilement à renverser l'usurpateur, grâce au puissant parti qu'il avait conservé dans le pays.

Si Ahmed Tounsi ne retourna pas à Koukou, ancienne résidence de sa famille, il s'établit à Aourir, dans les Beni R'obri; il eut aussi des habitations au Djebel Tamgout, au Djebel Zeraïb et aux Aït Aouana dans l'Oued el-Hammam.

L'un des fils de Si Ahmed Tounsi, qu'on surnommait Ourkho,

(1) C'était probablement Si Ahmed bou Khetouch, qu'un acte arabe indique comme étant émir en 1035 (1625-26).

(2) A partir de cette époque, la famille est plutôt connue sous le nom d'Oulad bou Khetouch que sous celui d'Oulad el-Kadi. Les descendants des Bou Khetouch existent encore à Tamda, à Djema Sahridj et à Souama; ils nous ont communiqué un certain nombre d'actes de propriété, qui nous ont permis d'établir à peu près la généalogie de la famille.

se sépara de lui, parce que, pour satisfaire une vengeance, Si Ahmed avait violé son anaiä ; il alla s'établir aux Fenaïa et il donna naissance au Sof des Ourkho, qu'on appelait aussi le Sof el-Foukani (la ligue du haut).

L'autre fils de Si Ahmed Tounsi, nommé Si Ali, lui succéda en 1108 (1696-97) ; il fut le chef du Sof el-Tahtani (la ligue du bas).

Les deux sofs furent depuis, constamment en guerre l'un avec l'autre ; la famille des Oulad el-Kadi perdit son ancien prestige et son influence ne s'exerça plus guères que dans le haut Sebaou et les tribus du littoral. Elle ne retrouva une partie de son autorité, que lorsqu'il fallut lutter contre les Turcs, qui venaient s'implanter dans le pays kabyle, ainsi que nous le verrons plus loin.

Les pachas d'Alger ne cherchèrent pas dès le principe, à établir directement leur autorité sur la Grande-Kabylie ; ils créèrent d'abord un grand commandement dans la partie du pays qui n'obéissait plus aux Bou Khetouch et ils mirent à sa tête des hommes des grandes familles du pays, ayant déjà une certaine influence personnelle sur les populations.

Le chef mis à la tête de ce commandement, prit le titre de chikh des Guechtoula.

M. Guin a raconté, d'après la tradition, dans la *Revue africaine* (5^e volume, page 308), l'histoire du chikh Gassem ben Mhamed, qui avait sa résidence à Menedja, point situé à l'extrémité ouest du Djurdjura, non loin du Col de Mehalet Ramdan ; seulement, il a cru que ce personnage était un souverain indépendant, tandis qu'il n'était que le chikh des Guechtoula, dont nous venons de parler.

Dans un acte portant le sceau du chikh Gassem et daté de 1085 (1674-75), qui nous a été communiqué, ce chef indigène s'intitule en effet « el-moutaoulli amer blad Guechtoula, chikh Gassem ben Mhamed » ; ce qui se traduit : « le préposé au commandement du pays des Guechtoula, etc. Cette formule indique clairement qu'il n'était qu'un fondé de pouvoirs, et l'autorité dont il relevait, ne pouvait être que le gouvernement turc.

Le *Tachrifat* de M. Devoulx, confirme d'ailleurs l'existence de

cé commandement indigène, puisqu'il nous apprend que, d'après un règlement de 1103 (1691-1692), le cheikh des Guechtoula payait annuellement au trésor turc 2,000 saïma, et que, lorsqu'il revêtait le caftan, il devait verser au trésor 1,000 ou 1,500 saïma, au Diwan 2,200 saïma, aux troupes 630 saïma.

Le commandement du cheikh Gassem a duré très-longtemps; son nom figure en effet dans des actes datés de djoumad tani 1089 (1678), de 1085 (1674-1675), et de 1070 (1659-1660).

Ferhat Sr'ir ben Ahmed, de la djemaâ des Arib ben Ethhelibi, qui, d'après le *Tachrifat*, fut nommé cheikh des Guechtoula au mois de chaban 1104 (1693), fut peut-être son successeur immédiat.

Ce fut au commencement du XVIII^e siècle de notre ère, que les Turcs fondèrent des établissements permanents dans la vallée du Sebaou et dans celle de l'oued Bor'ni.

Le premier point occupé par eux, paraît être Tazarart, sur la rive droite du Sebaou, en face du confluent de l'oued Beni Aïssi. Une note qui nous a été communiquée par un ancien cadî des Améraoua, mentionne que le village de Tikobain a été détruit en 1127 (1715-1716) par le caïd de Tazarart, Sliman.

Les ruines qui restent encore du bordj de Tazarart font voir que ce fort n'avait pas plus de 30 mètres de long sur 15 de large; il était d'une construction très-solide. On distingue encore parfaitement les créneaux et les embrasures des canons.

Le bordj de Tazarart était très-mal situé, puisqu'il se trouvait en plaine et était acculé d'une part au Sebaou, de l'autre à la montagne des Oulad Aïssa Mimoun. Il ne tarda pas à être enlevé par les Kabyles, et les Turcs se bornèrent plus tard à construire à côté une sorte de grande ferme, qui servait à l'exploitation des terrains beylik de Timizar Lor'bar, et à enfermer les grains et les animaux donnés par les Kabyles à titre d'impôt.

La fondation de Bordj Sebaou est dûe à Ali Khodja, qui s'intitulait dans ses lettres émir el-outon (1).

(1) Au lieu appelé Meriça, sur la rive gauche du Sebaou, sur le territoire de la tribu des Sebaou el-Kedim, on trouve des ruines que les Indigènes prétendent être celles d'un bordj que les Turcs

Nous ne connaissons pas exactement l'époque de l'arrivée de ce chef turc en Kabylie; la seule pièce portant une date, où il soit cité, que nous ayons trouvée, est de 1133 (1720-1721).

Cette date doit être à peu près celle de l'édification de Bordj Sebaou, puisque Peyssonnel écrivait, en 1725 : « Les Kabayles
« s'étendaient autrefois jusque dans la plaine de la Mitidja, qui
« est aux environs d'Alger; mais, en dernier lieu, un Turc
« nommé Ali Khodja, ou Ali l'écrivain, ayant été fait caïd dans
« ce pays, il eût le secret de se faire estimer et craindre de ces
« Kabayles, et ayant étendu la domination de son maître, il les a
« repoussés et a soumis tous ceux qui étaient à l'ouest de la ri-
« vière Oued Zeitoun ou rivière des oliviers, qui se décharge au
« cap Tedelles. Il a même construit un fort, avec quelques
« pièces de canon, sur un passage de cette rivière, pour le fa-
« voriser et mettre en sûreté tout le pays jusqu'à Alger. »

Peyssonnel confond l'oued Isser, qui porte le nom d'oued Zitoun en amont des gorges de Ben Hini, avec l'oued Sebaou, dont l'embouchure est en effet non loin du cap Tedelles (nom sans doute donné à la pointe de Dellys, ville dont le nom s'écrit encore en arabe Tedelles). Le fort dont il s'agit est évidemment Bordj Sebaou.

Pour s'établir dans le pays kabyle, Ali Khodja eût à lutter contre Si Ahmed ben Ali bou Khettouch; il le battit à Dra ben Khedda, puis plus tard à Bou Ilzazen, au pied de la montagne des Beni Fraoucen.

Ali Khodja organisa le makhezen des Ameraoua; il restaura le bordj de Tazarart, et installa à côté une z mala de nègres, qui est celle des Abid Chemlal; il créa aussi deux marchés importants dans les environs de Bordj Sebaou, le t nin de Bar'lia et le sebt de l'oued Defali, qui est encore appelé Sebt Ali Khodja.

La fondation de Bordj Bor'ni doit remonter à peu près à la même époque que celle de Bordj Sebaou.

Dans un acte daté de ramdan 1136 (1724), il est dit que le caïd

auraient construit, puis abandonné, pour s'établir à l'emplacement actuel du Bordj Sebaou. L'inspection de ces ruines montre qu'elles peuvent être celles d'un haouch important, mais non d'une forteresse.

Mahmoud (qui devait être caïd de Sebaou) a chargé le caïd des Guechtoula, Gassem ben Aïssa, de régler une affaire d'héritage aux Oulad Sidi Ali ou Moussa (Maatka).

Deux actes datés de 1137 (1724-1725), écrits, l'un par un cadî des Oulad Sidi Ali ou Moussa, l'autre par un cadî des Beni Khal-foun, citent Si Mohamed Tlemçani comme représentant dans le pays le gouvernement turc. Dans le premier, on lui donne le titre de naïb outon Guechtoula (c'est-à-dire chargé des affaires du pays des Guechtoula); dans le second, on le désigne comme caïd de Bor'ni. Les deux appellations de caïd de Guechtoula et de caïd de Bor'ni se rapportaient donc à un même commandement; il en résulte que le caïdat de Bor'ni devait déjà exister en 1724.

A côté du bordj Bor'ni, on avait installé une zmalâ de nègres, celle des Abid Aïn Zaouïa.

Le caïdat de Bor'ni a toujours relevé du caïdat de Bordj Sebaou, et, pendant un laps de temps assez long, ce caïdat a relevé lui-même des beys de Titery. L'un de ces beys, Mohamed ben Ali, dit Ed-Debbah (l'égorgeur), auquel la tradition attribue tous les faits saillants dont elle a conservé le souvenir, et qui est resté, pour les Kabyles, la personnification du régime turc, prenait le titre de « bey de Titery ou amala kafat ez-Zouaoua » (1). C'est après lui que le caïdat de Sebaou cessa de relever des beys de Titery et fut placé sous l'autorité directe du pacha d'Alger et de l'agha des spahis.

Le bey Mohamed conserva son commandement de 1158 (1745-1746) à la fin de 1167 (1754) (2), date à laquelle il fut tué dans une expédition contre les Beni Iraten.

Il dirigea contre les Kabyles de nombreuses expéditions, qui ne furent pas toujours couronnées de succès, mais qui agran-

(1) Avant d'être nommé bey de Titery, Mohamed ben Ali, qu'on trouve quelquefois désigné sous le nom de Mahmoud ben Ali, était caïd de Sebaou; il a conservé ce dernier commandement de 1150 (1737-1738) à 1158 (1745-1746).

(2) Il doit y avoir eu une interruption dans son commandement, car dans la liste des beys de Titery, on trouve Ali bey en 1157 (1744-1745).

dirent néanmoins beaucoup, le cercle d'influence des Turcs.

Le chef de la résistance était alors Si Amar bou Khetouch Sr'ir, le dernier des descendants d'Ahmed ben el-Kadi qui ait joué un rôle important.

Le bey Mohamed gouvernait surtout par la terreur ; une notice écrite par un marabout des Oulad Sidi Ali ou Moussa, qui était son contemporain, porte à plus de douze cents le nombre des individus qu'il aurait égorgés de sa main.

C'est à lui que la tradition attribue la construction du bordj de Tizi-Ouzou, mais nous n'avons pu vérifier l'exactitude de ce fait.

Après la mort du bey Mohamed (1754), il se produisit en Kabylie une réaction violente contre le système de compression à outrance qui avait pesé si longtemps sur le pays ; elle se traduisit par une insurrection de tout le caïdat de Bor'ni et de la confédération des Flissat ou Mellil. Dans la nuit du 18 choual 1169 (16 juillet 1756), les Kabyles attaquent par surprise le bordj Bor'ni, tuent le caïd Ahmed et chassent la garnison turque. Puis ils se mettent à démolir complètement la forteresse.

Encouragés par ce succès, ils attaquent le bordj Bouïra le 25 doul gada (25 août 1756), mais cette fois ils sont repoussés.

Il fallut trois colonnes turques, celle de Cherif agha, celle du bey Softa, de Titery, et celle du bey de Constantine, pour vaincre cette insurrection. Le bordj Bor'ni fut de nouveau reconstruit.

Ce bordj à encore été détruit une deuxième fois par les Guechtoula et les Beni Sedka, vers l'année 1818 ; la garnison turque avait dû capituler après sept jours de siège. Le bordj resta plusieurs années en ruines et fut reconstruit une troisième fois par Yahia agha (1).

N. ROBIN.

A suivre.

(1) Yahia ben Moustapha a été nommé agha, le 8 septembre 1817 ; il a été étranglé à Blida en 1827.
